

PETRONILLE
ROSTAGNAT

RÉSOUEZ
LES ÉNIGMES
ET DÉCOUVREZ
LA VÉRITÉ

LE REFUGE

THRILLER



 BELLADONE

**UN TESTAMENT CACHÉ.
UNE FAMILLE RONGÉE PAR LES SECRETS.
UN NOËL QUI TOURNE AU DRAME.**

Neuf jours avant Noël, Madeleine de Montclard réunit ses proches au Refuge Royal, son prestigieux hôtel à Megève, et leur annonce avoir rédigé un nouveau testament. Qui héritera de la fortune des Montclard ? Claire, l'aînée discrète et bien rangée ? Antoine, le fils flambeur ? Ou Édouard, le cadet qui dirige l'établissement ?

Pour les départager, l'impitoyable matriarche a tout prévu. Avec la complicité de son médecin et de son notaire, elle a imaginé un jeu de piste destiné à déterminer lequel de ses enfants mérite vraiment l'héritage. Mais alors que Claire, Antoine et Édouard cherchent le testament, les langues se délient, les rancœurs affleurent et les tensions explosent. Lorsqu'une tempête de neige coupe l'hôtel du reste du monde et qu'un véritable drame survient, Madeleine comprend qu'elle n'est peut-être plus la seule maîtresse du jeu.



*Plongez dans une enquête immersive,
avec des énigmes à résoudre au fil de la lecture.*

ISBN : 978-2-488853-13-2



20,90 € Prix TTC France

Rayon : Thriller

Design : © Pauline Ortlieb

Photographie : © Adobe Stock/ Bashkatov



PÉTRONILLE
ROSTAGNAT

LE
REFUGE

Thriller



De la même autrice

La Fée noire, Incartades, 2016
Ton dernier souffle, Incartades, 2017
On a tous une bonne raison de tuer, Incartades, 2019
Un jour, tu paieras, Black Lab, 2020
Je pensais t'épargner, Black Lab, 2021
J'aurais aimé te tuer, Black Lab, 2022
(Prix Cognac du meilleur roman francophone 2022)
Quand tu ouvriras les yeux, HarperCollins, 2023
(Grand Prix Iris Noir Bruxelles 2023)
Comment te croire ?, HarperCollins, 2024
Sur leurs traces, HarperCollins, 2025
La Mort en miroir, Belladone, 2026

© Belladone, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionsbelladone.fr

ISBN : 978-2-488853-13-2
Maquette : Caroline Gioux

Belladone s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions Belladone) et sur Instagram (@editionsbelladone).

*Les réunions de famille à Noël sont comme les flocons :
certaines tombent bien, d'autres finissent en tempête.*

Pierre Desproges

1

La lumière de l'hiver glissait à travers les grandes fenêtres du salon, tamisée par les arbres nus du parc Monceau. Dans l'appartement de Madeleine de Montclard, rien ne semblait laissé au hasard. Les tapis orientaux délicatement usés, les portraits de famille accrochés aux murs, les bibelots en porcelaine alignés avec une précision presque maniaque : tout participait à une impression de calme figé, comme si le temps s'était arrêté ici. Seule la vieille horloge du vestibule rompait ce silence, égrenant les secondes avec une régularité obstinée.

Maître Bernier se tenait près de la baie vitrée. Notaire de profession, il gardait son attaché-case serré contre lui, jetant des regards nerveux vers la rue en contrebas. Il paraissait étranger à ce décor maîtrisé, déplacé face à une femme qui, depuis toujours, gardait une longueur d'avance sur lui.

— Madeleine... Je vous en prie. Réfléchissez encore. Ce que vous envisagez...

Il s'interrompt, cherchant ses mots.

— ... n'est que pure folie.

Assise dans un fauteuil en velours grenat, une couverture en cachemire posée sur les genoux, Madeleine relisait la lettre qu'elle tenait entre les mains. Elle ne leva les yeux qu'après un court silence, donnant l'impression de seulement prendre conscience de sa présence.

— Ce n'est pas la première fois que j'arrête une décision qui vous déplaît, Henri, répondit-elle. Et ce ne sera pas la dernière.

Sa voix était posée, presque douce. Bernier inspira.

— Ce n'est pas une simple décision. C'est une mise en scène. Vous réunissez toute votre famille pendant neuf jours, en plein mois de décembre, dans un lieu où les tensions sont déjà vives. Vous ne pouvez pas ignorer ce que cela implique.

Madeleine posa la lettre sur l'accoudoir, puis croisa les mains. Elle l'observa un instant, sans répondre.

— Les relations sont fragiles, poursuivit-il. Antoine et Édouard ne se supportent plus. Claire se tient à l'écart depuis des années. Et vous voulez les enfermer tous ensemble, au Refuge Royal.

Il appuya volontairement sur le nom de l'hôtel.

Un léger sourire passa sur les lèvres de Madeleine.

— Le Refuge Royal fait partie de leur histoire, Henri. Qu'ils le veuillent ou non.

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre. En contrebas, les Parisiens avançaient d'un pas pressé, emmitouflés dans leurs manteaux sombres. Deux enfants couraient derrière un ballon, leurs rires étouffés par l'épaisseur du vitrage.

— Vous parlez d'histoire, reprit Bernier. Moi, je parle de conséquences.

Elle ne se retourna pas.

— À Noël, les gens espèrent toujours que les choses s'arrangeront d'elles-mêmes.

— Mais le plus souvent, ça finit mal, répliqua-t-il plus bas.

Madeleine resta silencieuse. Lorsqu'elle pivota enfin vers lui, son regard était glacial.

— Il est temps que certaines choses soient dites. Que les masques tombent.

Bernier sentit son estomac se nouer.

— Pas de cette façon, Madeleine. Pas en les piégeant. Antoine est instable, Édouard n'a jamais digéré certaines décisions, et Claire...

Il s'interrompt.

— Claire ne vous a jamais vraiment pardonnée.

Madeleine esquissa un geste vague. Ces objections ne faisaient que confirmer ce qu'elle savait déjà.

— Justement. Je vais enfin découvrir à qui je peux encore faire confiance.

— Il existe d'autres moyens.

— Aucun qui soit fiable.

Elle reprit la lettre, tapota l'enveloppe du bout des doigts, puis leva les yeux vers son notaire.

— Ce Noël sera révélateur, dit-elle simplement.

— Madeleine...

— Inévitable, corrigea-t-elle.

Bernier comprit qu'il n'obtiendrait rien de plus. Il serra son attaché-case, observant cette femme qu'il connaissait depuis des années et qui lui paraissait soudain lointaine.

Dehors, la lumière s'était faite plus pâle. Le parc Monceau disparaissait sous un voile de brume.

Madeleine resta près de la fenêtre, immobile, le regard absent, déjà ailleurs.

Il était trop tard pour renoncer.

2

L'odeur du café s'était installée dans la cuisine, chaude, familière. Elle aurait dû être rassurante. Elle ne l'était pas. Claire tenait une enveloppe ivoire entre ses doigts. Le sceau rouge avait cédé, mais elle n'était pas allée plus loin. Elle hésitait encore. Refermer le rabat, c'était refuser une seconde de plus ce qui allait suivre.

La lumière du matin entraînait largement par les baies vitrées. De la colline, Lyon s'étendait en contrebas, floue, lointaine. On n'entendait rien de la ville, seulement le ronronnement discret de la cafetière.

— C'est de ta mère ? demanda Thomas.

Il avait voulu un ton neutre. Il n'y était pas parvenu.

Claire hocha la tête sans lever les yeux. Elle déplia la lettre avec lenteur, consciente qu'elle connaissait déjà son contenu. Ce qu'elle redoutait, ce n'étaient pas les mots, mais ce qu'ils allaient faire naître.

L'écriture de Madeleine s'imposait d'emblée. Fine, régulière, sans la moindre hésitation. Une écriture qui n'avait jamais trahi quoi que ce soit.

Claire inspira, puis lut à voix haute.

Mes chers enfants,

Cette année, j'aimerais que nous passions les fêtes tous ensemble. Pas seulement un soir, mais plusieurs jours, afin de renouer ce qui doit l'être.

Je vous invite à me rejoindre au Refuge Royal du 17 au 25 décembre.

Neuf jours en famille.

J'ai besoin de vous voir.

Tous.

*Affectueusement,
Maman*

Lorsqu'elle baissa la feuille, la pièce sembla se refermer sur elle. Thomas reposa sa tasse, le bruit sec trahissant sa crispation.

— Neuf jours. À Megève. Avec ta mère et tes frères ?

Claire sentit une brûlure glisser le long de sa poitrine, sensation qu'elle éprouvait à chaque fois qu'elle se retrouvait prise entre son mari et sa famille, entre deux mondes qui ne s'étaient jamais vraiment entremêlés.

— Ce n'est qu'une invitation, murmura-t-elle.

— Non, Claire, on sait tous les deux ce que c'est.

Thomas se frotta le front, désireux de repousser un début de migraine.

— Ta mère n'invite jamais sans raison.

Un rictus lui échappa.

— J'imagine déjà la tête d'Édouard quand il nous verra tous débarquer.

Claire eut un sourire, triste et résigné à la fois. Elle l'imaginait très bien, elle aussi. Édouard, discret, nerveux, toujours un peu en retrait, naviguant dans une famille où il ne trouvait pas sa place malgré les années.

Elle pensa aussi à Antoine, à sa nonchalance étudiée, son sourire trop sûr de lui, ses phrases acérées déguisées en compliments.

Son regard glissa vers l'extérieur. Les toits, les arbres dénudés, la pente abrupte du terrain. Claire avait choisi cet endroit pour s'éloigner. Pour prendre de la hauteur. Elle savait maintenant que cela n'avait jamais suffi.

— On peut refuser, proposa-t-elle.

— On peut essayer.

Thomas alla vers la cafetière, ajouta de l'eau d'un geste mécanique.

— Mais tu sais comment ça va se passer. Les enfants vont vouloir y aller. Et toi aussi.

Claire ne répondit pas. Elle savait qu'il avait raison.

Des pas résonnèrent dans le couloir. Jules apparut, traînant sa couverture derrière lui. Manon suivait, encore somnolente, les yeux à peine ouverts.

— Il se passe quoi ? demanda Manon en bâillant.

Claire hésita un instant, puis tendit la lettre à sa fille. L'adolescente la lut sans dire un mot, jusqu'à ce que Jules, trop impatient, la lui arrache presque des mains pour lire à son tour.

Le silence ne dura pas.

— On va à la montagne ? s'exclama le petit garçon, les yeux soudain brillants d'excitation.

Thomas passa une main sur son visage, vaincu d'avance.

— Voilà. C'était couru.

Claire sentit une vague de fatigue la traverser.

— On n'a encore rien décidé, dit-elle doucement.

— Mais on pourrait y aller, non ? demanda Manon.

— Oui, maman, ce serait trop bien ! insista Jules.

Thomas croisa le regard de sa femme. Il lut l'hésitation, l'appréhension, cette douleur sourde qui remontait chaque fois qu'il était question de sa famille. Il s'approcha d'elle, posa une main sur son épaule. Un geste simple, une maigre tentative de recoller deux morceaux de quelque chose qui s'effritait depuis un certain temps.

— Si tu veux y aller, dit-il, on ira.

Sa voix s'était adoucie.

— Je ne te promets pas que ça me fera plaisir. Mais si c'est important pour toi... Alors...

Claire regarda ses enfants, les yeux un peu plus humides qu'elle ne l'aurait voulu.

— D'accord, murmura-t-elle. On ira.

Manon et Jules explosèrent de joie, leurs rires emplissant la pièce, masquant l'ombre qui venait de s'installer dans le regard de leurs parents.

Claire se tourna de nouveau vers la fenêtre. Dans le jardin, une fine pellicule de gel recouvrait la pelouse. L'hiver s'appliquait déjà à en effacer les contours. Son souffle se fit plus court, malgré elle. Revoir sa mère. Revoir Antoine. Revoir Édouard. Revoir ce qu'elle avait passé sa vie à tenir à distance.

Et pourtant, elle avait dit oui. Elle se demanda, sans oser aller au bout de sa pensée, si elle acceptait pour pardonner... ou pour faire payer.

3

La baie vitrée donnait sur le port de Monaco, où les premiers rayons du soleil glissaient sur les coques des yachts encore endormis. L'appartement baignait dans cette clarté pâle propre à l'hiver méditerranéen, une lumière trop franche pour l'heure, trop directe, qui soulignait le désordre de la chambre : les vêtements jetés à même le sol, la bouteille de champagne entamée, deux verres oubliés sur la table basse.

Antoine émergea, étirant un bras vers le vide avant de retomber dans les draps en désordre. La jeune femme à côté de lui poussa un léger gémissement et se retourna, cherchant une position plus confortable. Il ne se souvenait plus de son prénom, Jessica, peut-être, ou Natasha, mais la veille avait été suffisamment plaisante pour qu'il n'éprouve aucun besoin de précision.

On sonna à la porte. Une première fois. Puis une deuxième. Il ferma les yeux, agacé.

— Tu attends quelqu'un ? demanda la fille, la voix ensommeillée.

— À cette heure-ci ? Certainement pas.

Il se leva, attrapa un pantalon abandonné sur le sol et traversa l'appartement d'un pas traînant. Le carrelage froid le fit frissonner. Lorsqu'il ouvrit la porte, un coursier se tenait sur le palier.

— Monsieur Antoine de Montclard ?

— Oui.

Le livreur lui tendit une tablette.

— Recommandé. Signature obligatoire.

Antoine griffonna quelque chose d'à peine lisible, referma la porte et resta immobile un instant, l'enveloppe entre les mains.

Le sceau rouge. L'écriture reconnaissable entre mille.

— Oh non...

Il souffla, puis sourit malgré lui. Sa mère ne faisait jamais rien au hasard. Et une lettre recommandée... c'était du sérieux. Il déchira le papier, retira la lettre et lut.

Quelques secondes suffirent pour que son sourire s'élargisse.

— Mais c'est parfait... souffla-t-il.

Neuf jours à Megève. Neuf jours dans l'hôtel familial, dirigé par ce cher Édouard avec son éternel air de bon petit soldat. Neuf jours où il pourrait se montrer charmant, indispensable, irrésistible. Et peut-être obtenir ce dont il avait désespérément besoin depuis des mois : un coup de pouce financier. Un chèque assez conséquent pour renflouer les comptes de sa start-up au bord du gouffre. Un autre pour couvrir les dettes qu'il s'efforçait d'oublier. Rien de personnel, seulement une question d'opportunités.

Le bruit de la porte de la salle de bains le tira de ses pensées. La jeune femme, nue, s'y engouffra en marmonnant quelque chose au sujet d'un téléphone introuvable.

Antoine haussa les épaules, puis retourna dans le salon, la lettre à la main.

— Neuf jours à Megève... murmura-t-il.

Neuf jours pour redorer son image, amadouer sa mère, se faire pardonner ses errances, réactiver la vieille complicité dont il se berçait encore.

Neuf jours pour se refaire.

4

Le Refuge Royal, avec ses boiseries sculptées et ses couloirs feutrés, vibrait d'une agitation contenue à l'approche des fêtes. La haute saison débutait à peine, et déjà la réception croulait sous les demandes.

Un employé était juché sur un escabeau devant l'entrée principale, ajustant une large couronne de sapin au-dessus des portes vitrées. Les branches encore fraîches perdaient quelques aiguilles sur le perron enneigé. Il recula d'un pas, plissa les yeux pour vérifier l'alignement, puis redressa le nœud rouge d'un geste appliqué.

À l'intérieur, une odeur d'orange et de cannelle flottait dans le hall. On avait disposé des tranches séchées dans de grands vases en verre, mêlées à des bâtons de cannelle et des étoiles d'anis. La cheminée crépitait déjà. Tout devait évoquer la chaleur, la tradition, l'esprit de Noël.

Dans n'importe quel autre hôtel de la vallée, on devait se frotter les mains. Édouard, lui, avait juste envie de hurler. Dans son bureau, il fixait le tableau des réservations affiché sur son écran sans vraiment le voir. Les colonnes

bien alignées, les noms de clients prestigieux, les suites réservées depuis des mois n'avaient plus aucune importance depuis l'appel de sa mère, la veille au soir.

Un léger coup frappé à la porte entrouverte le tira de ses pensées.

— Monsieur de Montclard ? Puis-je entrer ?

La voix prudente de Romain, son second, trahissait déjà une inquiétude qu'il n'arrivait pas à masquer. Édouard lui fit signe d'entrer. Le jeune homme, impeccable dans son uniforme sombre, referma la porte derrière lui.

— Asseyez-vous, dit Édouard.

Romain s'installa sur le bord du fauteuil, les yeux fixés sur le bureau, anticipant une mauvaise nouvelle. Édouard prit quelques secondes avant de parler. Il croisa les doigts, inspira longuement.

— Ma mère souhaite privatiser l'hôtel pour Noël.

Il laissa les mots tomber, lourds, définitifs.

Le visage de Romain se décomposa. Il cligna des yeux plusieurs fois. Il espérait avoir mal compris.

— Privatiser... tout l'hôtel, monsieur ? Pendant la haute saison ?

Édouard confirma d'un mouvement de tête.

— Oui. Du 17 au 25 décembre. Toute la famille vient. Nous devons fermer toutes les chambres aux clients. Sans exception.

Le silence qui suivit engloutit l'air du bureau. Dehors, la neige elle-même semblait marquer un temps d'arrêt.

— Mais... monsieur... ce n'est pas... enfin... dit Romain en cherchant ses mots, visiblement à court de souffle. Nous sommes complets depuis des mois à ces dates. Les habitués, les familles étrangères, les VIP... C'est impossible à gérer.

Il passa une main nerveuse sur sa nuque, un tic qu'Édouard connaissait bien.

— Ce n'est pas seulement impossible, poursuivit le jeune homme, c'est catastrophique. Il va falloir annuler, rembourser, proposer des compensations... Certains clients ne reviendront jamais après ça.

Édouard posa ses coudes sur le bureau.

— Je suis au courant, Romain. Je sais très bien ce que cela implique.

Sa voix était calme, mais la tension sous-jacente transperçait chaque syllabe.

— Ma mère compensera le manque à gagner.

Romain hocha la tête, encore sous le choc.

— Il va falloir prévenir les équipes. Revoir tous les plannings. Rediriger les prestataires...

— Je vous laisse gérer les premiers appels, coupa Édouard.

Romain esquissa un sourire nerveux, aussitôt réprimé. Il baissa les yeux vers le dossier qu'il tenait depuis le début de l'entretien. Le moment était venu.

— Il y a autre chose, monsieur. J'ai vérifié les comptes hier soir. Puis encore ce matin.

Édouard sentit sa mâchoire se crispier.

— Il manque cent mille euros, annonça-t-il tel un couperet.

Romain continua sur sa lancée.

— Prélevés en plusieurs fois sur les dernières semaines.

Édouard digéra la nouvelle. Il ouvrit le dossier remis par son second, le parcourut d'un œil aguerri. Les chiffres étaient là, implacables.

— Qui est au courant ?

— Personne. Je suis venu vous voir directement.

Un silence.

— Très bien, dit Édouard.

Il referma le dossier du plat de la main.

— Vous n'en parlez à personne. Ni aux équipes. Ni aux prestataires. Et surtout pas à ma mère.

Romain acquiesça aussitôt.

— Ce n'est pas à vous de vous pencher sur ce dysfonctionnement, ajouta Édouard. Je m'en chargerai.

Romain pâlit légèrement.

— Bien, monsieur.

Il se leva et quitta le bureau sans un mot de plus.

Dehors, la neige s'épaississait lentement. Édouard ferma les yeux. Les chiffres continuaient de défiler derrière ses paupières closes. Cent mille euros. Il n'y avait plus de retour possible. La limite avait été franchie.

Désormais, il ne s'agissait plus de savoir s'il allait se salir les mains, mais jusqu'où il serait prêt à aller pour tenir debout.

5

16 décembre, Refuge Royal, Megève

La berline noire progressait lentement sur la route enneigée qui menait au Refuge Royal. À l'intérieur, l'air était feutré, calme. Madeleine de Montclard était assise à l'arrière, droite, les mains croisées sur son sac. À ses côtés, maître Bernier consultait machinalement son téléphone, tandis que le docteur Rosenfeld observait la route sans vraiment la regarder.

— Tout est prêt ? demanda Madeleine, sans détour.

Bernier releva la tête.

— Oui. Toute la famille sera bien réunie. Les arrivées sont prévues demain au cours de l'après-midi, selon votre souhait.

— Et pour le reste ?

Bernier hésita une fraction de seconde, puis reprit :

— J'ai eu Ludovic Taulier au téléphone hier soir. Il a suivi vos instructions à la lettre. Dans la plus grande discrétion.

— Je n'en attendais pas moins de lui, répondit Madeleine. Il a toujours su se rendre indispensable sans jamais se faire remarquer.

Rosenfeld esquaissa un sourire prudent.

— Il n'a posé aucune question ?

— Aucune, assura le notaire.

Madeleine hocha imperceptiblement la tête, satisfaite de cet état de fait. Ludovic Taulier appartenait à cette catégorie de personnes que l'on finit par ne plus voir tant leur présence paraît évidente. Depuis des années, il travaillait au Refuge Royal en tant qu'homme à tout faire. Il savait réparer, régler, faire disparaître les problèmes. Son défunt mari, Jacques de Montclard, lui avait accordé une confiance aveugle, et un accès à bien plus de secrets que n'importe quel autre employé.

Madeleine se tourna vers la vitre, laissant son regard glisser vers la silhouette imposante de l'hôtel qui se dessinait peu à peu dans la pénombre. Le Refuge Royal s'élevait à flanc de montagne, solidement ancré dans la pente, comme s'il avait toujours été là. Sa façade mêlait de larges pans de pierre claire à une structure de bois sombre, patiné par les hivers successifs. Les poutres apparentes dessinaient des lignes régulières, presque rassurantes, tandis que les balcons en enfilade, profonds et finement sculptés, semblaient suspendus au-dessus du vide.

Des garde-corps ouvragés, légèrement noircis par le temps, retenaient une neige épaisse qui alourdisait l'ensemble, étouffant les contours. Aux étages, de hautes fenêtres entourées de bois laissaient filtrer une lumière chaude, dorée, qui contrastait avec le bleu froid du soir.

Au rez-de-chaussée, une large entrée voûtée, encadrée de lanternes anciennes, marquait l'accès principal. La lumière y vacillait légèrement, projetant sur la neige des ombres irrégulières.

Vu de l'extérieur, le Refuge Royal avait tout d'un chalet de prestige, élégant et intemporel. Mais quelque chose, dans l'équilibre parfait de ses lignes et le silence qui l'entourait, lui donnait déjà des allures de décor figé.



Dans le hall d'entrée, Édouard attendait près de la baie vitrée. Depuis deux semaines, le Refuge Royal vivait sous tension. Annulations à la chaîne, appels furieux de clients fidèles, compensations à négocier, excuses à formuler, sourires à maintenir malgré la fatigue. Il avait dormi par bribes, enchaîné les journées trop longues, tenté de colmater les fissures provoquées par ce caprice de Noël : réunir tout le clan Montclard, au pire moment de l'année.

Il observa la voiture s'arrêter, le chauffeur en descendre. Son estomac se contracta. Il inspira lentement, comme avant une inspection importante. Mais cette fois, aucun détail ne pourrait être corrigé, aucun planning réajusté. Ce n'était pas une cliente qui allait franchir les portes dans quelques instants. C'était Madeleine de Montclard. Propriétaire. Mère. Juge.

Et demain, toute la famille serait là.

Neuf jours à surveiller chaque mot, chaque regard et à dissimuler ce trou dans les comptes qu'il ne pourrait justifier. Sa mère remarquait tout, questionnait tout, et... n'oubliait rien.

Une portière s'ouvrit. Drapée dans un manteau de laine parfaitement coupé, Madeleine posa le pied sur le sol avec une lenteur mesurée. Aucune hésitation. Aucun signe de fragilité. Elle leva les yeux vers la façade de

l'hôtel, s'attarda un instant sur les étages supérieurs, s'appropriant en une seconde ce décor familial, intact. Des photophores alignés avec précision diffusaient une lumière tremblante le long de l'entrée. Madeleine les observa brièvement, comme on valide un détail.

Derrière elle descendirent deux hommes. Maître Bernier, le visage fermé, l'écharpe trop serrée autour du cou. Le docteur Rosenfeld, plus massif, à l'allure rassurante, tenant une petite valise de cuir brun à la main.

Édouard sentit immédiatement que quelque chose clochait. Son notaire. Son médecin. Pour de simples fêtes de famille.

Les portes vitrées s'ouvrirent, laissant entrer une bouffée d'air froid. Le parquet ancien craqua sous leurs pas lorsqu'ils pénétrèrent dans le hall.

— Bonjour maman, dit Édouard avec une légère inclination de tête.

Elle lui répondit avec un sourire.

— Édouard.

Ils s'embrassèrent. Un peu plus longuement qu'à l'accoutumée. Édouard perçut son parfum, ce mélange discret de lavande et de jasmin, et fut surpris de sentir la main de sa mère rester posée une seconde de plus sur son bras.

— Le voyage n'a pas été trop fatigant ? demanda-t-il.

— Plus que je ne l'avais prévu, admit-elle. Je ne suis plus toute jeune.

Le ton était léger. Presque tendre. Il en fut déstabilisé, peu habitué au moindre geste d'effusion de sa part.

— Tu connais maître Bernier, bien sûr.

Bernier lui tendit une main qu'Édouard serra sans entrain.

— Et le docteur Rosenfeld, poursuivit-elle. Tu vois, je n'ai pris aucun risque.

— Nous nous sommes déjà croisés, dit le médecin avec un sourire, il y a quelques années, à l'enterrement de votre père.

Édouard répondit d'un signe de tête, puis pivota vers sa mère.

— La suite est prête. Nous pouvons monter, les valises suivront.

Madeleine acquiesça. Bernier et Rosenfeld échangèrent un regard, puis s'avancèrent à leur tour.

Édouard les invita à entrer dans l'ascenseur privé. La cabine, tapissée de bois sombre et de miroirs discrets, se referma sur eux dans un chuintement feutré. Édouard n'avait jamais cessé d'aimer cet ascenseur. Enfant, il s'y engouffrait avec un plaisir presque coupable, fier d'accéder à ce dernier étage dont peu de clients soupçonnaient l'existence. À l'époque, toute la famille y vivait encore. Cet étage n'était pas un privilège : c'était leur maison.

La cabine s'éleva, sans à-coups. Lorsqu'elle s'arrêta, les portes s'ouvrirent directement sur la suite.

Le vaste salon baignait dans une lumière douce. Les boiseries claires, la cheminée monumentale, les larges baies vitrées donnant sur les montagnes... tout avait été préservé. Rien n'avait bougé, ou presque.

Édouard sentit une légère tension lui parcourir l'échine. C'était ici qu'il avait grandi. Ses parents avaient occupé les lieux jusqu'à la mort de son père, parti une dizaine d'années plus tôt, foudroyé par une crise cardiaque. Madeleine avait ensuite quitté ces pièces trop chargées de souvenirs pour s'installer à Paris. C'était ce jour-là qu'elle lui avait confié les rênes de l'hôtel.

— Je ne me lasserai jamais de cet endroit, dit Madeleine en pénétrant dans les appartements privés.

Elle hocha la tête, visiblement émue, mais se reprit aussitôt.